

mence à s'apprivoiser ; j'ai su lui inspirer de la confiance, elle me prend en amitié et m'a déjà fait quelques petites confidences.

— En ce cas, tout va bien.

— Et ce que tout est prêt ?

— Oui. Demain matin je te donne rendez-vous à Asnières.

— À quelle heure ?

— Neuf heures. Je t'attendrai ou c'est toi qui m'attendras devant le pont. Je te montrerai la maison. Cela fait nous déjeuner ensemble au bord de l'eau. Je te remettrai les clefs de la maison. À midi et demi, au plus tard, nous nous quitterons et tu pourras rentrer dans Paris, afin d'achever ce que tu as si bien commencé.

Si tu t'y prends bien, en un mot, si tu fais preuve de ton adresse habituelle, lundi, la p'tite et toi, vous serez installés rue Vieille-d'Argenteuil.

— C'est bien, répondit Solange, tu es prêt, je le suis aussi.

Le lendemain, à une heure moins quelques minutes, Solange arrivait avenue de Clichy. N'ayant pas trouvé de voiture, le temps étant d'ailleurs très-beau, elle était revenue d'Asnières à pied.

En même temps qu'elle grimpeait l'escalier étroit du garni, une jeune fille assez jolie le descendait. Cette jeune fille élégamment vêtue, ayant les pieds chaussés de bottines neuves et un chapeau coquet sur la tête, ne pouvait être une locataire de la maison.

— Elle vient de voir Gabrielle, se dit aussitôt Solange. Ah ça ! est-ce qu'elle aurait l'intention de se mettre en travers de mon chemin ?

Un peu émue, tant elle craignait que Gabrielle ne lui échappât, elle lança à la visiteuse un regard de colère et de dédain, quand celle-ci s'effaça pour la laisser passer.

Elle trouva Gabrielle très agitée et pleurant à chaudes larmes.

Qu'avez-vous donc, ma mignonne ? lui demanda-t-elle, en la baisant au front ; d'où vous vient ce chagrin ?

— Oh ! oui, c'est un grand chagrin, répondit la jeune femme, je suis tout à fait désolée.

— Pourquoi ? Voyons, dites-moi tout, afin que je puisse vous consoler.

Gabrielle essuya les larmes qui remplissaient ses beaux yeux.

— Vous avez dû rencontrer une jeune fille dans l'escalier, dit-elle.

— Oui, en effet. Eh bien ?

— Elle sortait d'ici.

— Je ne me suis pas trompée, pensa Solange.

— Cette jeune fille est une de mes amies, continua Gabrielle, elle est demoiselle de magasin, et nous étions ensemble dans la même maison. Aujourd'hui, à midi, comme d'habitude, je suis descendue pour acheter mon déjeuner et mon dîner. Je sortais de chez le charcutier lorsque Lucie s'est trouvée tout à coup en face de moi.

— Est-ce qu'elle vous cherchait ? demanda Solange avec inquiétude.

— Non, c'est le hasard qui a fait cela. Elle venait de voir une de ses parentes qui demeure à Clichy. Avant que je la voie, elle m'avait reconnue ; il ne m'a pas été possible de l'éviter. Elle s'est jetée à mon cou et puis elle m'a accablée de questions. J'étais bien embarrassée, je ne savais quoi répondre. Mais elle a vu facilement dans quelle position je suis et il m'a fallu avouer... J'espérais qu'elle allait me quitter et qu'ainsi elle ne saurait pas où je demeure ; mais non. J'ai eu beau faire, elle voulait voir comment je suis logée, et j'ai été obligée de l'emmener ici.

— Et c'est parce que cette demoiselle est venue chez vous que vous pleuriez si fort quand je suis entrée ?

— Oui, c'est pour cela. Ah ! vous ne comprenez pas, vous ne pouvez pas comprendre... J'ai quitté le magasin sans rien dire à personne et je suis venue me réfugier ici, dans cette vilaine maison, croyant y être bien cachée. Je comptais être tranquille, que ceux qui me connaissent ne sauraient jamais... Maintenant, c'est fini, tout se saura.

Et Gabrielle se remit à pleurer.

— Tiens, tiens, se dit Solange, voyant le parti qu'elle pouvait tirer de la situation, je n'avais pas compté là-dessus. Décidément, le hasard tient aussi à me servir.

S'adressant à la jeune femme, elle reprit :

— S'il en est ainsi, ma chère belle, je comprends votre peine.

— Lucie m'a bien promis de ne rien dire, mais je la connais, elle ne pourra pas retenir sa langue.

— C'est un peu le défaut de toutes les jeunes filles et même de toutes les femmes, appuya Solange.

— Oui. Et demain, la première chose que fera Lucie, sans se douter du mal qu'elle peut me faire, ce sera de tout raconter aux autres.

— Comme vous, ma mignonne, j'en suis convaincue.

— Et dans quelques jours toutes les demoiselles du magasin, mes anciennes compagnes, viendront ici l'une après l'autre pour me voir. Oh ! c'est affreux ! gémit la jeune femme.

Et elle cacha son visage dans ses mains.

Solange souriait, en la couvrant de ce regard que devait avoir le

démon tentateur quand il poussait Marguerite dans les bras de Faust.

Elle se rapprocha de Gabrielle, et, lui prenant la main :

— Il ne faut pas vous décourager, lui dit-elle, et surtout ne rien craindre de personne, puisque vous avez en moi une amie sincère disposée à vous protéger et à vous défendre. Assurément vos anciennes amies viendront ici amenées par la curiosité. Mais, rassurez-vous, vous n'aurez pas à rongir devant elles, à répondre à leurs questions indiscrètes, à braver leurs regards et leurs sourires moqueurs.

La jeune femme releva la tête. Ses yeux humides se fixèrent sur Solange.

— Si mes amies viennent, dit-elle, je serai forcée de les recevoir.

— Non, car elles ne vous trouveront pas ici.

Gabrielle secoua tristement la tête.

— Hélas ! où puis-je aller ? dit-elle avec accablement. Je sais bien qu'il y a des hôtels où je serais mieux qu'ici ; mais partout il faut payer d'avance et...

— Vous n'avez plus d'argent.

Elle baissa les yeux en poussant un soupir.

— Enfant que vous êtes, reprit Solange, est-ce que je ne suis pas là, moi ? Je me suis tout de suite intéressée à vous ; après la sympathie est venue l'amitié, et maintenant je vous aime comme si vous étiez ma sœur.

— Oh ! vous êtes bonne, je le sais, et je vous remercie de tout mon cœur ; mais je ne voudrais pas...

— Qu'est-ce que vous ne voudriez pas ?

— Devenir une charge pour vous.

— Vous avez là, ma mignonne, une susceptibilité qui me cause vraiment de la peine. Voyons, ne suis-je pas votre amie ? Laissez-moi donc faire pour vous aujourd'hui ce que j'aurais fait déjà si je n'eusse craint de froisser quelques-uns de vos sentiments. Vous ne pouvez plus rester ici, voilà le fait ; votre position l'exige, indépendamment des ennuis et des contrariétés vous n'êtes nullement en sûreté. Votre voisinage m'épouvante. Je n'ose pas vous dire toute ma pensée sur les gens qui occupent les chambres de ce garni ; ils ont des figures qui ne me reviennent pas du tout ; on dirait que ce sont des échappés de prison. Je m'étonne qu'il n'y ait pas ici tous les huit jours une descente de police.

La jeune femme se sentit frissonner.

— Mais la police peut venir d'un moment à l'autre, continua Solange ; jugez dans quelle situation vous vous trouveriez. Tenez, je frémis en pensant que vous pourriez être confondue avec des voleurs et des repris de justice.

— Oh ! vous me faites peur ! murmura Gabrielle.

— Il ne faut pas que ce nouveau malheur vous arrive, reprit Solange, il faut que vous retrouviez la tranquillité complète dont vous avez besoin. Je vous le répète, vous n'avez qu'un moyen d'éviter les nouveaux ennuis et les nouvelles douleurs qui vous menacent ; c'est de quitter au plus vite cette affreuse maison.

— Si je ne suivais pas vos conseils, ce serait me montrer ingrate envers vous, répondit Gabrielle. Dites-moi où je dois aller. Malheureusement, j'ai payé hier ma deuxième quinzaine de loyer et il faudra payer une seconde fois.

— Vous savez bien que la question d'argent ne doit pas vous inquiéter. Mais une idée vient de me venir tout à coup, une idée que je trouve excellente. Comme je vous l'ai dit, depuis que j'ai eu le malheur de perdre mon mari, je vis seule et retirée ; je ne suis pas bien riche, mais j'ai une petite rente qui me suffit pour vivre. Tous les ans, je passe l'été à la campagne, à Asnières, ce n'est pas loin d'ici. J'y loue une maisonnette avec un petit jardin. La maison est un peu isolée des autres habitations, elle est cachée dans les arbres et c'est à peine si on la voit de la rue en passant. Vivant seule et ne recevant jamais personne, il y a des instants où je sens venir l'ennui. C'est alors que, pour échapper à la tristesse, je me mets à la recherche d'une misère ou d'une souffrance à soulager. Avec mes seules ressources je ne pourrais pas faire beaucoup ; mais l'excellente baronne si charitable, dont je vous ai parlé, a toujours sa bourse généreusement ouverte. Eh bien, ma chère Gabrielle, voici la proposition que je vous fais : venez demeurer avec moi dans ma petite maison d'Asnières.

— Quoi ! s'écria la jeune femme, vous voulez...

— Oui. Vous aurez votre petite chambre, moi la mienne ; nous ferons ensemble notre ménage, notre cuisine, et nous nous tiendrons mutuellement compagnie. Le jardin est petit, mais on peut s'y promener et s'y asseoir à l'ombre. Il y a des fleurs, les aimez-vous, les fleurs ?

— Beaucoup. Mais non, c'est trop beau tout cela. Et puis, je serais pour vous une gêne.

— Vous ne me gênez pas, ma mignonne, vous viendrez au contraire égayer ma solitude.

— Mais vous ne savez pas qui je suis, et c'est à peine si vous me connaissez.

— Gabrielle, je vous sais malheureuse ? ai-je besoin de vous